

## Langue ou patois ?

Pour aider à la réflexion sur ce que doit être notre action en faveur de la langue gasconne et béarnaise, il me paraît utile de citer ici deux textes d'il y a plus d'un siècle, et qui me paraissent plus que jamais d'actualité, l'un d'un éminent professeur d'université, l'autre du modeste majoral du Félibrige que fut Simin Palay.

11 mai 2012

J. Lafitte

### 1895 – Alfred Jeanroy

Extrait (pp. 11-15) de la préface du *Dictiounari moundi de Jean Doujat* [...] / *Dictionnaire de la Langue Toulousaine par Jean Doujat* [vers 1609-1688, Académie française 1650] repris et complété par Gabriel Visner (Gaston Sirven à l'état-civil), félibre toulousain, fondateur et directeur de *Lé Gril*, périodique félibréen.

Alfred Jeanroy (1859-1953) est issu de l'*École normale supérieure* dans la promotion 1878 qui fut celle de Jean Jaurès, Henri Bergson, etc. Titulaire de la chaire de langue et littérature méridionales de la Faculté de lettres de Toulouse de 1893 à 1909, puis professeur de langues et littératures de l'Europe méridionale à la Sorbonne.

L'AUTEUR de ce livre tient absolument à ce que je le présente à ses lecteurs : il serait bien plus naturel pourtant, je ne me le dissimule pas, que ce fût lui qui me présentât, du moins à ses lecteurs méridionaux. De l'Aude à l'Adour, du Lot aux Pyrénées, il n'est guère de coin en effet où n'ait pénétré son vaillant *journal*. [...]

Ce qu'on appelle l'idée félibréenne, en effet, si elle a gagné du terrain dans le monde des lettrés et des amateurs, n'est nullement descendue dans le peuple : celui-ci sans doute aime son patois, mais il l'aime plus qu'il ne l'apprécie : c'est la blouse de travail, le vêtement commode auquel il est habitué dès l'enfance et qu'il ne quitterait pas sans peine ; mais, veut-il [12] paraître en cérémonie, il endosse la redingote française : je ne connais pas un seul paysan sachant un peu de français qui écrive une lettre, même la plus familière, dans sa langue maternelle.

Essayez, vous, citadin, d'engager avec l'un d'eux la conversation en patois ; vous n'y réussirez qu'après mille efforts, quand vous aurez convaincu votre interlocuteur, d'abord que vous savez aussi bien que lui celui-là même qu'il parle, ensuite que toute intention ironique est loin de votre pensée, et, alors même, il n'accédera à votre désir que par pure courtoisie et comme en s'amusant lui-même de cette espèce de jeu. Persuader au peuple que sa langue vaut, esthétiquement, celle qu'il se fait un point d'honneur de savoir (et qu'on ne lui conseille point, certes, d'oublier), qu'elle est capable d'exprimer, aussi bien que les idées les plus simples, les pensées les plus belles et les plus intimes, qu'elle leur donnerait dans sa bouche une force et une grâce nouvelles, voilà la tâche, très sérieuse et très noble, que poursuit, sous ses apparences frivoles, le modeste petit *Gril* : puisse son cri-cri éveiller les échos profonds endormis dans le cœur du peuple et perpétuer sur toutes les lèvres où il a retenti un jour ce parler vibrant et sonore comme son chant !

Mais les mots éteints ne revivent plus : quels que soient l'art des écrivains et le zèle des philologues, il leur est bien difficile de faire rentrer dans l'usage — le bizarre et tyrannique usage — les mots qui en sont une fois sortis. Ceux-ci, suivant la comparaison aussi juste que pittoresque du poète latin, ressemblent « aux feuilles des arbres qui, tombant à l'automne, sont au printemps remplacées par d'autres » ; tant qu'une langue est vigoureuse et saine, les mots nouveaux sortent de la même souche et l'arbre, sous son feuillage rajeuni, conserve la même splendeur. Il n'en est pas ainsi, hélas ! des parlars méridionaux ; avec chaque vieillard

qui meurt, meurent aussi des mots qu'il savait et qu'il n'a point appris à ses fils parce que d'autres étaient venus leur faire concurrence ; or, ceux-ci, qui ont pour lui le prestige des choses venues de la ville, sont, pour la plupart, des mots français affublés de terminaisons patoises, créations hybrides, véritables monstres philologiques ; c'est la végétation parasite qui, après avoir déshonoré le feuillage du vieux chêne, [13] finira par en absorber la sève et en dessécher les rameaux. Rattacher ces feuilles sèches à la branche dont elles sont tombées, y faire de nouveau circuler la vie, c'est ce qui est impossible, même à la baguette magique de la poésie. Tout ce qu'on peut faire, c'est de les ramasser, de les coucher pieusement entre les pages de cet herbier qu'on appelle un dictionnaire.

[...]

## 1907 – Simin Palay

*Reclams de Biarn e Gascogne* n° 1, 1<sup>è</sup> de Yenè 1907, pp. 5-8

### LANGUE PARLÉE ET LANGUE ÉCRITE

Au cours de la soirée charmante qu'avec sa bonne grâce béarnaise présida notre majoral Adrien Planté, en la bonne ville de Cette, il fut dit de très utiles choses. J'en retiens une, car elle me paraît serrer de plus près que toutes les autres la question de la sauvegarde des parlers provinciaux.

Le problème pourrait être ainsi posé : Peut-on, pour maintenir nos dialectes, se contenter de la langue *transmise* ou faut-il recourir à la langue *écrite et enseignée*.

Le béarnais, aujourd'hui, a affaire à forte partie. Le français se dresse devant lui, imposé à tous par l'écrit et par la parole, officiellement installé l'école où l'enfant doit forcément l'apprendre, devenu nécessaire enfin à chacun pour la facilité des relations lointaines commerciales ou autres. Le béarnais n'a pour lui que la force de l'habitude ; c'est beaucoup mais ce n'est pas suffisant ; les habitudes surtout les bonnes se perdent ; il y a aussi la question de sentiment, mais en notre temps de formules utilitaires [6] (*struggle for life, times is money*, etc.), le sentiment pèse bien peu, hélas ! en face du « pratique. » Si l'on n'y avise, ce qui reste encore de la langue mayrane sera bientôt oublié.

Certes, les œuvres félibréennes contribuent à arrêter cette course à l'abîme, mais il leur reste encore énormément à faire.

Car, avouons-le sans fausse honte, nos ouvrages demeurent, pour une grande partie, inaccessibles à la masse : or, c'est encore là, dans le peuple, que se perpétue la langue et non dans la bourgeoisie issue des lycées et collèges où elle n'a guère entendu que quelques mots de « patois » vite oubliés.

J'entends la réponse qui va m'être faite : Nos littérateurs d'Oc les mieux cotés sont d'anciens élèves de l'enseignement secondaire, en tout cas des lettrés. Ceci viendra tout à l'heure renforcer la thèse, que je soutiens, de la langue *apprise*, c'est-à-dire *étudiée*, je me borne à prétendre que les générations nouvelles de la bourgeoisie connaissent bien moins le béarnais usuel que celles qui les précédèrent.

Les philologues s'accordent à dire que la langue française *parlée*, la langue du peuple, utilise un répertoire ne dépassant pas deux mille mots. Il y en a dans Littré, je crois, 32,000.

La langue béarnaise possède environ 22,000 mots, nous en utilisons à peu près douze cents. La proportion est donc sensiblement la même.

Mais voici où la différence, à notre détriment, apparaît et peut nous inspirer des inquiétudes pour l'avenir : tandis que des milliers de volumes en langue française sont édités chaque année, où se conserve, se complète, s'épure et s'affine la langue nationale, les dialectes méridionaux stagnent. La disparition des vieillards qui possédaient quantité de vieux mots non fixés par l'écriture voue à l'oubli, à la mort, ces termes inappris par les jeunes. Le peu de vo-

lumes qui s'impriment ne vient pas compenser ces pertes. Ce qui reste de mots, de termes originaux est recueilli par des lettrés, des artistes; les gens du peuple oublient.

Et ici apparaît bien la nécessité d'*apprendre*, ou plutôt de réapprendre la langue des aïeux par les livres classiques.

A Cette, notre ami Carrère affirma que l'on trouvait toujours moyen d'exprimer ce que l'on ressentait avec la langue apprise par la transmission orale. Je n'y contredis pas absolument, je me souviens pourtant d'un camarade qui habita longtemps l'Amérique [7] du Sud, il exprimait très bien ses sentiments ; mais en recourant à l'espagnol quand le mot français lui manquait.

Nos jeunes terriens ne font pas autrement quand le terme béarnais ou gascon leur échappe, ils recourent au mot français et, ainsi, la langue se corrompt, devient un véritable patois.

Quelqu'un voudrait-il soutenir qu'un illettré, que nous supposons n'avoir jamais fréquenté que des académiciens, s'exprimera en un français riche et correct avec la même facilité qu'un homme ayant fait ses classes ? Je ne le pense pas ; cet illettré possédera un répertoire, mais, ignorant la syntaxe, il commettra fatalement toute sorte de fautes grammaticales.

Comment veut-on, alors, que celui qui n'apprit une langue que par ouï-dire et ne se préoccupa jamais, certes, de la syntaxe de cette langue et de sa richesse, comment veut-on, dis-je, que celui-là ne parle pas incorrectement ?

Car il faut détruire cette stupidité que nos dialectes peuvent être employés sans qu'il y ait à s'inquiéter de la grammaire et de la logique : je vois avec peine des félibres écrire le même mot, le même groupe de plusieurs manières, tandis qu'un peu de réflexion leur indiquerait la forme définitive et logique, et simplement *avec leur raisonnement*.

Il est donc établi que si nous voulons bien parler le béarnais, si nous voulons l'écrire correctement et sans gallicismes, si nous voulons enfin arrêter sa décadence, il est nécessaire de l'étudier, de l'apprendre, au moins sommairement. Or, c'est à l'école qu'on peut le plus utilement commencer cette étude.

L'instituteur devrait, d'ores et déjà, s'atteler à cette excellente besogne, puisqu'il a les « Versions » de Sylvain Lacoste, les grammaires de Lespy et de Daugé. le dictionnaire de Raymond et Lespy à son service et j'ose lui dire que le français n'y perdra rien, car l'étude comparée des langues est non seulement de celles qui intéressent le plus l'enfant, mais encore de celles dont il tire le plus de profit.

Les maîtres d'écoles ne trouveront pas un inspecteur qui les blâmera, ceux-ci sachant bien quel secours est la version grecque ou latine dans les classes de français des collèges et lycées.

Le « patois » a-t-on dit, c'est le latin du pauvre. Au moment où le législateur parle de démocratiser l'enseignement, osera-t-on refuser au peuple la permission d'utiliser les méthodes employées [8] jusqu'ici dans les classes accessibles seulement aux favorisés de la fortune ?

J'ose croire que non. Il reste à s'entendre sur les détails pratiques, mais ceci est de la compétence des hommes de métier et, devant la porte de la Pédagogie, je m'arrête humblement.